

mourir à l'âge de quatre-vingt-sept ans, après avoir profité du ministère pastoral des six premiers curés de St-Raymond.

Quelques jours après l'arrivée du père Cayer, le capitaine Pierre Plamondon de l'Ancienne-Lorette, un vétéran de la campagne de 1812, arrivait avec sa famille chez Joson Déry, à la *Cabane Joyeuse*, et, dès le lendemain, prenait possession de sa terre.

Pierre Duplain avec sa famille arriva vers le même temps pour coloniser un lot à la *Rivière Ste-Anne* et devenir lui aussi la souche d'une nombreuse famille.

Voilà donc en 1834 quatre familles de colons, les familles Déry, Cayer, Plamondon et Duplain qui viennent se fixer dans la colonie, y passer le premier hiver, défricher les premières terres et fonder sur leur héroïsme et leurs incalculables sacrifices le premier noyau de la paroisse de St-Raymond. Honneur à ces braves ancêtres de notre paroisse, qui furent assez vaillants pour dominer toutes les souffrances, assez héroïques pour se séparer de leurs familles, assez courageux pour entreprendre dans la forêt vierge la fondation d'une nouvelle paroisse, assez patriotes pour donner au pays de Québec une nouvelle conquête du sol, assez chrétiens pour enraciner dans la terre de St-Raymond la vie catholique reçue de leurs ancêtres.

Colonie Grandissante

Au cours du printemps 1835, le jeune Ignace Déry, fils de l'arpenteur Pierre Déry, de l'Ancienne-Lorette, quittait secrètement le toit paternel un beau dimanche matin, avec une hache et un sac sur l'épaule; prenant le sentier des premiers découvreurs et marchant de toute l'ardeur de sa jeunesse, il arriva le soir même à la rivière Ste-Anne, chez le Capitaine Pierre Plamondon. Le jeune Déry oublia les fatigues de son pénible voyage en apercevant Louise, la fille du capitaine, à laquelle il avait déjà donné son cœur. Cinq ans plus tard, il épousait sa bien-aimée, ajoutant une nouvelle famille à la colonie qui ne demandait qu'à grandir.

C'est à cette époque que la route primitive de Pont-Rouge à Bourg-Louis, ouverte par le seigneur Peter Langlois, fut continuée jusqu'à la Rivière Ste-Anne par les colons canadiens, qui esti-

maient cette voie de communication plus courte et plus facile; on négligera désormais le chemin montagneux et difficile de Ste-Catherine, pour voyager des vieilles paroisses à la colonie de la Ste-Anne par le Grand-Rang.

Le sol de la nouvelle localité était très fertile; un minot de seigle rendait jusqu'à 36 minots à la récolte; même rendement généreux pour les légumes. Cette grande fertilité, due à la richesse des terres neuves, excitait l'admiration des cultivateurs établis dans les vieilles paroisses; la jeunesse surtout, fascinée par les merveilles qu'on racontait sur la fertilité extraordinaire de la nouvelle colonie, n'hésitait pas à quitter les foyers surpeuplés des vieilles paroisses, pour gagner le pays neuf de la *Rivière Ste-Anne*; elle allait vers la nouvelle colonie, un modeste bagage sur le dos pour tout héritage matériel, mais au cœur un invincible courage, dans les veines un sang vigoureux et dur au travail, dans l'âme l'espoir assuré de continuer là-bas les solides vertus acquises sous le toit paternel.

L'Arpentage de la Colonie

Il ne suffisait point de bûcher, d'essoucher les terres, de faire de l'abattis, de construire une habitation rustique, il devenait nécessaire, à mesure que la colonie grandissait, de donner des bornes aux terres de chaque colon. Déjà des querelles, toujours funestes dans une nouvelle colonie, commençaient à s'élever au sujet de la limite des terres. Pourtant, aucune loi civile ou municipale n'existait encore dans ce pays neuf, pour fixer à chacun les frontières de son lot et de la justice; chacun se réglait de son mieux sur les lois de sa conscience et de l'équité. Il fallait cependant quelque chose de plus concret pour limiter les petites ambitions et les grandes entreprises des premiers colons et définir légalement les bornes de la propriété privée.

Il n'y avait pour tout cadastre qu'un misérable vieux plan territorial déposé par le seigneur entre les mains du père Joson Déry, à la *Cabane Joyeuse*, et qui servait de base au mesurage des terres. Dans les cas ambigus ou difficiles, on se soumettait à la

décision du capitaine Pierre Plamondon, le sage de la colonie, qui prononçait la sentence finale, acceptée sans appel.

Pour mettre fin à toutes les difficultés les plus importantes, on trouva sur place un mesureur consciencieux dont on accepta les tracés. C'était le jeune Ignace Déry, fils d'arpenteur.

Muni d'une vieille boussole, qu'il fit réparer par son beau-frère, François Béland, le seul forgeron de la colonie, fort des quelques leçons d'arpentage reçues de son père, le jeune homme réussit sans trop de difficultés à fixer la frontière de chaque lot et à établir un cadastre sommaire de la colonie de la *Rivière Ste-Anne*. Quelques années plus tard, Ignace Déry devait recevoir un diplôme d'arpenteur provincial. Le registre de ses procès-verbaux d'arpentage est déposé aux archives du Palais de Justice de Québec.

Admirons en passant cet esprit de conciliation de la colonie naissante, qui, malgré les petites querelles inévitables dues à l'humaine nature et à la richesse quelquefois débordante du tempérament canadien, savait cependant accepter sans trop grogner les jugements du *père Plamondon* ou les tracés du jeune Ignace Déry. Réjouissons-nous de voir la colonie, malgré les privations, malgré les difficultés de tout genre, malgré les fatigues qui brisent quelquefois les muscles et les caractères les plus solides, se suffire presque à elle-même, trouver dans son sein le remède à tous les maux, grandir et s'épanouir peu à peu sous l'œil de Dieu, dans l'ordre, la justice et la charité.

La Mission de la Rivière Ste-Anne

Malgré leur courage à toute épreuve, les colons de la rivière Ste-Anne, profondément chrétiens, souffraient de ne pouvoir remplir au gré de leurs désirs leurs devoirs religieux. Il est vrai que le Révérend Hugh Paisley, curé de Ste-Catherine, venait une fois l'an faire la mission aux colons de la rivière Ste-Anne, chez Joson Déry, à la Cabane Joyeuse. C'est là que la messe fut célébrée de 1835 à 1844. Mais il n'y avait aucun ministre du culte pour administrer les malades, pour encourager les rudes travailleurs dans leurs efforts, calmer leurs soucis, bénir leurs sacrifices tout en les instruisant de la doctrine chrétienne. Il fallait transpor-

ter les défunts à Ste-Catherine pour les funérailles et attendre les chemins favorables pour porter les nouveaux-nés au baptême. Les registres de la paroisse de Ste-Catherine mentionnent le baptême de "William Love, enfant de Patrick Love et d'Elisabeth Beaty de Bourg-Louis". On comprendra les difficultés de transport, puisque l'enfant, baptisé le 16 août, était âgé de sept mois.

Le premier canadien à naître sur les bords de la Rivière Ste-Anne fut Ignace Déry, fils de Michel Déry et de Thérèse Plamondon, qui vit le jour le 21 décembre 1837. Son parrain fut Ignace Déry, la marraine Louise Plamondon, que le parrain devait épouser le 24 novembre 1840. Ce nouveau-né, première fleur éclose dans la nouvelle colonie, devait être magnifiquement beau et déjà solide, puisqu'on le porta au baptême le jour même de sa naissance.

Les colons déjà nombreux désiraient ardemment avoir au milieu d'eux un prêtre qui viendrait leur donner les bienfaits de la religion et faire descendre les bénédictions divines sur la paroisse naissante. Si le sol était fertile, les foyers de colons ne l'étaient pas moins. Il fallait de toute nécessité que la vie chrétienne fût assurée par les Sacrements et que fût donnée l'éducation religieuse à la nouvelle génération.

Démarches en vue de l'Erection Canonique de la Paroisse

Le 9 octobre 1841, une requête, signée par les colons, demande une assemblée publique aux fins de considérer l'opportunité de fonder canoniquement une paroisse à la Rivière Ste-Anne. Copies de cette requête sont affichées à l'église de Ste-Catherine et de St-Ambroise. Les deux curés de ces paroisses, les Révérends Louis-Philippe Fortier et Hugh Paisley, se rendent, le 24 février 1842, chez Joson Déry "à la Rivière Ste-Anne, au lieu où l'on dit la messe". Tous les colons réunis à la *Cabane Joyeuse* demandent l'érection canonique de la paroisse; on dresse immédiatement un procès-verbal fixant l'emplacement d'une chapelle. Chose remarquable, on convient unanimement que l'endroit le plus accessible à tous et le plus convenable comme site est précisément le voisinage

de la Cabane Ronde des sauvages, construite depuis plus de 80 ans. Qui aurait pu prévoir que cette cabane des Hurons, entre des pérégrinations indiennes, deviendrait le cœur de la nouvelle paroisse? Mystère providentiel que cette succession dans les faits historiques! La Cabane Ronde, demeure passagère des Sauvages, devait être remplacée par une chapelle, où Dieu établirait sa demeure perpétuelle, au centre même de la colonie déjà vigoureuse de la Rivière Ste-Anne!

Joson Déry, qui avait défriché une bonne partie de sa terre, fait don séance tenante de quatre arpents de terre pour le site de la future chapelle. Le premier colon de St-Raymond aura l'honneur de donner une part de son bien au Seigneur Dieu, qui doit venir habiter pour les siècles la vallée de la Rivière Ste-Anne, sur la première terre défrichée. Bénédiction évidente d'un effort colonisateur et assurance providentielle de son succès. Cette donation de Joson Déry fut ratifiée à titre gratuit par le seigneur Peter Langlois le premier juillet 1843. Le Révérend Hugh Paisley, qui présidait l'assemblée de février 1842, procède à la nomination des premiers syndics: Pierre Plamondon, Michel Déry, Michel Morasse, Jean Lamothe, Louis Leclerc, Michael Walsh. (Originaux conservés dans les archives de la fabrique de St-Raymond).

Les humbles chevaliers du sol, dont l'héroïsme caché avait fait surgir une colonie florissante aux pieds de la Montagne Joyeuse, allaient enfin recevoir l'émouvante récompense de leurs immortels sacrifices. Dieu lui-même allait demeurer au milieu des siens avec son prêtre; par Sa présence permanente, Il allait faire comprendre à la postérité des premiers défricheurs que la fondation de St-Raymond était une œuvre voulue de Lui, puisqu'Il se donnait Lui-même en récompense à ces humbles pionniers, en venant habiter parmi eux. Puissent désormais les paroissiens de St-Raymond marcher sur les traces de leurs fondateurs; puissent les fils des colons de la Rivière Ste-Anne se souvenir toujours, dans les années futures, que c'est dans l'ordre, dans la paix, dans la justice, dans la charité la plus fraternelle et la fidélité aux solides vertus reçues des anciens, que se fonde et se perpétue le bonheur d'une paroisse catholique.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

COMMENCEMENT DE VIE PAROISSIALE

Organisation religieuse et civile.

Erection canonique de Saint-Raymond.

La Mission de la Rivière Ste-Anne, qui comprenait déjà 180 familles et une population de plus de six cents âmes, fut érigée en paroisse au mois de mai 1842. C'est le 30 mai que l'archevêque de Québec, Mgr Signay, publie le décret d'érection canonique de la nouvelle paroisse sous le vocable de Saint-Raymond Nonnat. La nouvelle cure ne devait cependant posséder un pasteur résident que deux ans plus tard. L'immense diocèse de Québec manquait de prêtres pour diriger sur place les nombreuses paroisses naissantes; ce fut donc le curé de Ste-Catherine, le Révérend Hugh Paisley, qui vint de temps en temps desservir la jeune paroisse.

Première chapelle

Quand les habitants de la nouvelle paroisse eurent l'assurance d'avoir bientôt un curé résident, ils se mirent activement à la construction d'une chapelle en bois de quatre-vingt pieds de longueur sur quarante de largeur. Le directeur des travaux était le célèbre Capitaine Pierre Plamondon, l'âme de la colonie naissante, homme aussi sage qu'énergique, d'une activité débordante, qui fut durant toute sa vie un des conseillers les plus écoutés, un des directeurs les plus sages de la jeune paroisse. La première chapelle, bénite le 27 août 1844 par M. l'abbé Paisley, s'élevait sur le bord de la rivière Ste-Anne, dans les alentours de l'ancienne Cabane Ronde, à peu près vis-à-vis l'église actuelle, mais sur le bord de la rive. La première messe fut célébrée dans cette chapelle au mois d'octobre suivant.

Le premier Curé résident

Le premier curé qui vint résider dans la paroisse de St-Raymond fut le Révérend Hugh Robson, auparavant curé de Kingsay dans les cantons de l'Est. Son arrivée, au soir du 23 octobre 1844, provoqua une émotion et un enthousiasme difficiles à décrire. Tous les paroissiens des plus vieux jusqu'aux plus jeunes quittèrent les demeures encore rustiques, pour saluer, les larmes aux yeux, le pasteur qu'ils attendaient depuis si longtemps, l'homme de Dieu qui venait vivre au milieu d'eux, pour leur distribuer les grâces des Sacrements, le pain de la doctrine chrétienne, partager leurs soucis, leurs fatigues, raviver le courage de tous et les stimuler de ses conseils paternels.

Aussi, ce fut grande fête à St-Raymond le dimanche suivant, 27 octobre 1844, date mémorable, qui marquait la célébration de la première messe dans la nouvelle chapelle.

Les premiers registres

Les registres de l'état civil, conservés dans les archives de la Fabrique, s'ouvrent avec l'arrivée du premier curé résidant, le 24 octobre, par le mariage de Hubert Beaupré et Louise Langevin. Le premier baptême, à la même date, fut celui de Marie Huot, fille de Thomas Huot et de Marie Julien. La première sépulture fut celle de Marie Déry, fille de Michel Déry et de Thérèse Plamondon, le 5 novembre de la même année. Du 23 octobre 1844 au 1er janvier 1845, les registres nous révèlent qu'il y eut 20 baptêmes, un mariage et 4 sépultures.

L'œuvre du Révérend Hugh Robson

En acceptant la cure de St-Raymond, le Révérend Hugh Robson faisait un acte de générosité qui a dû lui mériter une fameuse récompense dans l'Au-Delà. Il devait présider à toute l'organisation paroissiale d'une colonie déjà peuplée. Il entreprend donc sans tarder la visite à domicile de tous ses paroissiens, pour bénir les foyers, porter à tous les encouragements surnaturels et

se rendre compte dans le détail des besoins les plus urgents. Cette visite lui fit comprendre que la situation de la paroisse était pénible et qu'il fallait aux colons un courage au-dessus de tout éloge pour s'enraciner chaque jour davantage dans la terre de St-Raymond, malgré la pauvreté, les privations de toute sorte, la rareté des communications avec les paroisses organisées, le travail surhumain des défricheurs, qui peinaient sans arrêt, de l'aube au crépuscule, pour obtenir du sol la subsistance familiale. Ajoutons à tout cela le manque d'instruction religieuse et profane, et nous pourrions nous faire une idée du travail qui attendait le nouveau pasteur.

Il n'y avait alors dans la jeune paroisse aucune organisation civile, aucune école, de sorte que la plus grande partie des paroissiens ne connaissaient même pas les lettres de l'alphabet. La terre à défricher et à cultiver réclamait tous les bras valides et ne laissait pas une minute aux jeunes ménages pour l'instruction de leurs enfants. La visite du missionnaire qui desservait la colonie était trop rapide pour donner aux jeunes l'instruction religieuse qu'il leur aurait fallu. Le curé devait donc pourvoir à l'instruction comme à la vie religieuse de la jeune paroisse. Ses efforts furent toutefois couronnés de rapides succès, grâce au zèle de citoyens généreux, aussi intelligents que dévoués, tels que Pierre Plamondon, Ignace Déry, Alexis Cayer, Jacques Parent, Michel Morasse, Josée Déry, Joseph Cantin, etc.

Première communion des enfants

Le nombre des enfants en âge de faire leur première communion est considérable. Aux premiers jours de mai 1845, environ deux cents enfants se préparent à suivre les exercices de la première communion. Toutefois la plupart ne savent pas lire, ignorent les principales notions du catéchisme et défigurent les principales prières au point d'embarrasser les anges gardiens chargés de transmettre les prières au Seigneur. Et pourtant, parmi ces enfants, il y a de grands garçons de seize ans. Mais n'allons pas mépriser ces jeunes, qui pouvaient ignorer sans honte les premières notions de grammaire à une époque où personne ne leur enseignait la lan-

gue écrite. Les facilités de s'instruire ne feront pas défaut cent ans plus tard . . . et les jeunes ne seront peut-être pas tous des savants. Chose certaine, c'est que les jeunes de 1845 avaient au cœur une vaillance digne d'être imitée par les jeunes qu'amollit le confort moderne; surtout ils savaient lire dans un livre émouvant: l'exemple vivant de leurs héroïques parents, qui se tuaient à la peine pour fonder une paroisse prospère et assurer aux familles futures, avec la noblesse d'un nom sans tache, une riche moisson de vertus ancestrales.

Toutefois, le Curé était fort embarrassé. Avec une patience digne d'un saint, il les instruit de son mieux: muni de l'approbation de l'Ordinaire, il accepte à la Table sainte, au mois de juillet suivant, les communiantes qui connaissent les principales vérités de la religion et peuvent réciter le Pater, l'Ave, le Credo et le Confiteor, sans trop les estropier.

Faute de communications convenables, Mgr l'Evêque ne peut se rendre à St-Raymond pour la Confirmation. Les jeunes vont recevoir ce Sacrement dans la paroisse d'origine de leurs parents, soit à Cap Santé, à Neuville, à Pointe-aux-Trembles, à St-Augustin, à l'Ancienne-Lorette et à Ste-Catherine. En nous remettant à l'esprit tous ces détails, comment oublier qu'on est encore à l'époque Héroïque !

A noter encore la bénédiction, par le Révérend Robson, de la première *Croix du Chemin*, sur la terre de Jean-Baptiste Jobin, à un demi-mille de l'église, sur le chemin du Roi. Cette bénédiction, qui fut faite le 24 juin 1845, indique que les premiers paroissiens de St-Raymond fêtaient de religieuse façon la Saint-Jean-Baptiste. Cette croix de Tempérance marquait la fondation à St-Raymond de l'association de l'Abstinence totale. Tous les paroissiens ne devaient pas persévérer dans l'abstinence totale de leurs ancêtres !

Quand il eut assuré à sa paroisse une solide organisation religieuse, le Curé Robson, brisé par les fatigues et les privations, remit sa cure à l'Evêque, au mois d'octobre 1845.

Rendons un juste hommage au courage surhumain et aux héroïques vertus de ce premier pasteur, dont le zèle sacerdotal donna à la vie religieuse de la paroisse un premier élan digne de ses émi-

nentes qualités, dont les sacrifices incalculables, mêlés à ceux de ses paroissiens, ont assuré la prospérité religieuse et matérielle de St-Raymond.

Un Laïque fait Office de Pasteur

Durant une année entière, la jeune paroisse devait être privée d'un curé résident. Le Révérend Paisley, curé de Ste-Catherine, venait le plus souvent possible visiter les paroissiens de St-Raymond, mais il ne pouvait leur donner la saint ministère les jours de fêtes et les dimanches, car il était retenu à Ste-Catherine. Cependant la chapelle de St-Raymond se remplissait de fidèles chaque dimanche et chaque fête d'obligation. Un pasteur improvisé, Joseph Cantin, le grand chrétien de la paroisse, un des plus anciens et des plus instruits, récitait le chapelet, lisait un chapitre de l'Evangile, qu'il commentait, faisait chanter quelques cantiques et terminait l'office par la prière suivante: "Trois Pater et trois Ave pour avoir un curé résident".

L'office de l'avant-midi terminé, on s'occupait du dîner champêtre que les familles les plus éloignées de la chapelle emportaient, sans cérémonie ni respect humain, dans un sac ou une serviette. Le repas terminé, on procédait aux Vêpres par la récitation du chapelet, quelques invocations, quelques cantiques chantés par toute la foule; on terminait les vêpres par le chant obligatoire du Magnificat. Sans doute le latin de ce cantique recevait bien quelques accros, mais on peut être certain que du haut du Ciel, Marie et son divin Fils, penchés avec un immense amour vers l'humble chapelle de St-Raymond, n'entendaient monter de ce petit coin de la terre, qu'un concert aussi émouvant qu'harmonieux: c'était une pauvre paroisse sans pasteur qui trouvait dans la solidité de sa foi une liturgie rustique pour offrir à Jésus-Christ, en la faisant passer par la Vierge-Mère, la messe profondément émouvante de son âme et de son cœur.

Quelle touchante leçon nous préparait, il y a 97 ans, la foi profonde et vivante des anciens de notre paroisse !

Le sculpteur Jean-Baptiste Jobin

Lors de sa visite du 4 décembre 1845, l'abbé Paisley baptisait Louis-Jean-Baptiste Jobin, fils de Jean-Baptiste Jobin et de Luce Dion. Le fils de celui qui avait planté à St-Raymond la première Croix du Chemin, devait être un des plus grands sculpteurs de la Province de Québec et du Canada. Il a sculpté sur bois de magnifiques statues de St-Joseph, de la Ste-Vierge et de St-Jean L'Evangéliste, qui sont dans le cimetière de Montmagny. Parmi ses œuvres les plus célèbres, on compte "L'Ange à la Lyre", exposée à la plus belle salle de sculpture du Canada, la Galerie des Arts de Toronto, "Notre-Dame des Sept Douleurs", à la Galerie Nationale du Canada, une "Tête d'Enfant", chez Lord Wellington, et plusieurs autres au Musée National du Canada. Le sculpteur Jobin devait mourir à Ste-Anne-de-Beaupré en 1928. A la paroisse naissante de St-Raymond revient la gloire d'avoir donné au pays une de ses grandes célébrités dans l'art de la sculpture.

Organisation civile de la Paroisse

Le 11 décembre 1845, la paroisse de St-Raymond, érigée civilement, se choisit comme premier magistrat monsieur Jacques La-branche, commerçant. Le territoire de la paroisse comprend la Seigneurie de Bourg-Louis, les cantons Colbeitt, Gosford et Roquemont, représentant une superficie totale de 325 milles carrés, dont voici les bornes: au nord-est, partie par la Seigneurie St-Gabriel et partie par la Seigneurie de Fossambault; au sud-est, partie par la Seigneurie de Fossambault et partie par la Seigneurie de Neuville; au sud-ouest par la Seigneurie d'Auteuil et au nord-ouest par les terres vacantes de la Couronne.

L'érection légale de la municipalité scolaire se fait le 18 juin de la même année, mais la proclamation n'est publiée officiellement que le 11 décembre.

Mort des deux premiers pasteurs

Au cours de l'été 1846, les deux premiers pasteurs de la paroisse, les Révérends Robson et Paisley étaient victimes de leur dé-

vouement et de leur charité apostolique. Ils s'étaient portés au secours de leurs compatriotes, les malheureux Irlandais atteints du typhus et relégués en quarantaine à la Grosse Ile. Cette maladie avait pris connaissance à bord d'un navire d'émigrés; on les avait parqués dans la cale infecte et sordide du vaisseau comme de véritables animaux. Comme nos deux premiers pasteurs connaissaient plusieurs des malheureuses victimes, ils s'offrirent à leur porter les secours et les consolations de la religion, et après avoir préparé les âmes au Grand Départ, ils succombèrent eux-mêmes à la maladie, martyrs de l'abnégation sacerdotale. Les paroissiens de St-Raymond ne sauraient oublier les deux premiers pasteurs dont la grande âme, si riche de dévouement, avait semé l'héroïsme sur son passage.

L'un des pionniers de notre colonie, monsieur Jacques Parent, avait assisté les deux pasteurs dans l'organisation religieuse de la paroisse; il avait travaillé vigoureusement à la construction de la chapelle, tout en aidant de son dévouement et de sa robuste sagesse les ministres de Dieu. Il devait mourir le 1er février 1847, quelques mois à peine après les deux prêtres dont il avait été le bras droit et le confident le plus intime, dans sa fonction de premier marguillier en charge de la paroisse.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE RÈGNE DE L'ABBÉ CYPRIEN TANGUAY

1846-1850

La jeune paroisse de St-Raymond, semée en bonne terre, poussait avec ardeur; il lui fallait un prêtre d'expérience pour la diriger judicieusement vers la belle destinée que lui avaient préparée ses fondateurs. Mgr Signay choisit donc le jeune vicaire de Rimouski, monsieur l'abbé Cyprien Tanguay, qui devait prendre charge de la Cure le 9 octobre 1846.

Le nouveau curé, d'une robuste jeunesse, d'une grande énergie de volonté gouvernée par un jugement solide, d'un zèle sacerdotal irrésistible, se mit tout de suite à la besogne, sans peur des obstacles, rebelle au découragement, infatigable au travail, superbe d'activité, pour assurer à ses paroissiens tous les secours religieux et matériels dont ils avaient un pressant besoin.

Ce qui importait le plus, c'était la vie religieuse de ses fidèles. Monsieur le Curé Tanguay leur distribua les enseignements de la religion, les encouragea à fréquenter assidûment les Sacrements, leur aidant de tout son zèle à prendre de solides habitudes religieuses, que chaque famille pourrait transmettre, avec une conviction fortifiée par l'exemple, aux enfants, et, par eux, aux générations futures. Et n'est-ce pas par ce zèle des familles chrétiennes à suivre les conseils surnaturels de leur Curé, que se sont conservées jusqu'à nos jours les traditions religieuses de la paroisse ? Ne vivons-nous pas encore dans le rayonnement de la foi profonde et généreuse de nos ancêtres paroissiaux !

Le problème de l'instruction et des écoles

Au début du ministère pastoral de l'abbé Tanguay, il n'y avait pas une seule école dans sa paroisse. C'était une immense lacune, que le zèle du prêtre canadien-français voulait combler à tout prix, même s'il fallait, avec tact et discrétion, mais aussi avec un courage indomptable, lutter contre les idées en cours.

La plus grande partie des paroissiens ne sentait pas beaucoup la nécessité de l'instruction. Sous prétexte que leur pauvreté de colons ou de défricheurs ne leur permettait pas ce luxe, les paroissiens, au milieu de toutes leurs difficultés matérielles et des travaux pénibles qu'il fallait faire pour gagner à la famille le pain de chaque jour, exprimaient leurs regrettables préjugés, faciles à comprendre et à excuser à cette époque, par des phrases comme celle-ci : "Les écoles, ça donne rien ; les enfants qui vont à l'école font rien que des paresseux et il faut payer pour ça par-dessus le marché !" Il fallait au Curé toute sa bonté sacerdotale et toute son influence d'homme intelligent pour faire disparaître d'abord pareils préjugés, pour lutter ensuite courageusement jusqu'à la victoire de l'instruction sur l'ignorance.

Secondé par quelques citoyens sages et clairvoyants auxquels il avait communiqué sa conviction, il met d'abord en application les dispositions de la loi scolaire en faisant élire un corps de commissaires ; il accepte de remplir lui-même sans aucune rémunération la charge de secrétaire. Et dès 1847, on travaillait à la construction de cinq ou six écoles, où des institutrices bénévoles enseigneraient les rudiments du savoir.

La querelle des taxes

Il y avait déjà à cette époque bon nombre de familles irlandaises catholiques dans la Seigneurie de Bourg-Louis. Lorsque la commission scolaire entreprit l'imposition des taxes pour subvenir à l'entretien des écoles et des institutrices, il s'éleva une protestation violente contre les impôts. Les émigrés de langue anglaise, surtout les Irlandais catholiques, encouragés par leurs compatriotes protestants, refusaient de verser les impôts, prétextant qu'ils avaient justement quitté leurs pays à cause des taxes injustes et onéreuses dont on les avait chargés ; ils ne voulaient pas voir se répéter la même chose dans le pays qui leur avait ouvert ses portes. Pour mettre fin aux divisions qui menaçaient de paralyser son œuvre d'éducation, l'abbé Tanguay convoqua une assemblée, au printemps de 1848, à l'issue de la Grand'Messe. Après avoir longuement argumenté de part et d'autre, les deux partis finirent par s'entendre et le calme se rétablit. L'abbé Tanguay avait remporté la victoire contre toutes les difficultés : des écoles assuraient maintenant l'instruction indispensable à tous les enfants. On dit même qu'il réussit à entraîner à l'école du soir quelques grandes *jeunesses*, qui pourraient ensuite être *de cérémonie* au baptême, sans devoir avouer qu'ils ne savaient pas signer.

Ferdinand Savary, élève de l'abbé Tanguay

L'apôtre du savoir trouva même le temps, au milieu de ses occupations de toutes sortes, de se faire lui-même maître d'école et de préparer aux études supérieures les jeunes gens les mieux doués de sa paroisse. Au nombre de ces jeunes protégés, il faut

L'abbé Tanguay et la Voirie de St-Raymond

Il n'y avait à cette époque aucun chemin vraiment praticable ouvert à la circulation. Le Curé obtint du conseil de Comté la nomination d'un certain nombre d'hommes déterminés et intelligents comme sous-voyers, (inspecteurs des chemins, routes et ponts publics). L'officier supérieur des voies publiques, sous l'ancien système municipal, portait le nom de Grand Voyeur. Le Grand Voyeur du comté demeurait à Québec. C'était un Anglais, affublé d'un nom qui ne court pas les chemins: Edouard William Homère Antrobus! Avec un nom pareil, on n'aime pas à se déranger trop souvent, de peur d'en acrocher l'alphabet aux aspérités d'une route pénible et *"emboutée"*. C'était dans son bureau de Québec que le Grand Voyeur, qu'on s'imagine assez bedonnant, dressait les procès-verbaux des chemins, routes et ponts, sur le simple rapport des personnes qui prétendaient connaître la *"voïe"* concernée: le plus pénible, pour ceux qui devaient se servir des chemins, c'est qu'il fallait se conformer, bon gré mal gré, aux décisions souveraines du Grand Voyeur; c'était le fonctionnement prévu par la Loi avant l'ère de 1855.

Après avoir obtenu des sous-voyers une collaboration admirable, qui contribua grandement à l'amélioration des principales voies de communications sur le territoire de la paroisse, le Curé songea à organiser un système postal; il obtint, après de fructueuses démarches, la création officielle d'un service postal, se chargeant lui-même de remplir l'office de *Maître de Poste*. Un postillon spécial, subventionné par le Gouvernement, transportait deux fois par semaine le courrier de St-Raymond à Québec, faisant en cours de route la distribution postale à Ste-Catherine, Valcartier et St-Ambroise, qui devaient à l'abbé Tanguay un service des Postes fort régulier, malgré l'état de la voirie de Maître Antrobus!

Le Curé, Agent des Terres

La colonisation prenait à St-Raymond une extension continue; le grand nombre des familles déjà installées sur des terres forçait les nouveaux colons à se chercher des terres neuves à une



Un coin pittoresque du village. A gauche, résidence de la famille Savary.

citer monsieur Ferdinand Savary, qui se glorifiait avec un sentiment de vive reconnaissance d'avoir été l'ancien élève de l'abbé Tanguay.

Rappelons que nous devons à Ferdinand Savary plusieurs détails de ce travail. Il nous a laissé des notes abondantes sur l'histoire de St-Raymond, où nous avons largement puisé. Avec un désintéressement qui le caractérise, monsieur Savary a écrit pour nous les observations suivantes: "Le modeste auteur de ces présentes mémoires a ramassé les matériaux indispensables à l'histoire de la paroisse de St-Raymond. Nous espérons qu'une plume plus habile pourra facilement rédiger plus tard cette histoire en temps opportun". Grâce au travail précieux de monsieur Savary, nous avons pu vérifier quantité de faits, de dates, d'événements, qui auraient été à jamais ensevelis dans l'oubli du passé, si le chercheur trop modeste n'avait pas recueilli tous ces détails. Qu'il daigne recevoir par delà la tombe l'hommage de notre profonde reconnaissance. Nous savons d'ailleurs que la génération actuelle, au souvenir de Ferdinand Savary, aimera à se raconter les anecdotes savoureuses dont il était le héros. Désormais, plusieurs voudront sans doute imiter la plume de Ferdinand Savary, en préparant des notes précieuses pour le deuxième centenaire de St-Raymond!

bonne distance de la chapelle paroissiale; mais les cantons Gosford, Colbert et Roquemont, partiellement habités déjà, n'étaient ni divisés, ni arpentés; le Département des Terres ne connaissait ces territoires que de nom seulement. Le jeune Curé se charge d'instruire l'Administration sur la nature de sa paroisse et les besoins des colons, se fait nommer *Agent des Terres*, fait arpenter les cantons de sa région, fait ouvrir des chemins et accorde aux nouveaux foyers des concessions de lots sous forme de billets de location, encourage les conquérants du sol dans tous leurs travaux. Si les colons ne s'occupaient pas beaucoup des conditions indiquées sur leurs billets de location et des redevances dues, le Gouvernement de son côté ne s'en occupait pas davantage; il se contentait tout au plus de laisser aux colons le soin d'ouvrir des chemins et la charge de les entretenir. Aussi, la sagesse paresseuse du Grand Voyer Antrobus, qui restait dans son fauteuil de bureaucrate pour arpenter les chemins de colonisation, était-elle bien inspirée! Le redondant personnage se serait fait rudement secouer la *Corporation*, s'il avait osé parcourir en *quatre poteaux* les boulevards éventrés de nos colons!

Derniers travaux de l'abbé Tanguay

La petite chapelle de 1844 ne suffisait plus à loger le nombre croissant des paroissiens; il fallait agrandir. Le Curé, qui avait logés en arrière de sa sacristie, convertit son logement en nouvelle sacristie, pour donner l'ancienne à la nef de l'église et la rendre ainsi plus spacieuse. Au printemps de 1848, le pasteur érige un modeste presbytère de 40 pieds par 30, d'un seul étage, et l'occupe au mois de novembre. Il s'était chargé de mettre en valeur le terrain de la Fabrique, donné par Joson Déry, terrain qui jusqu'alors avait religieusement conservé toutes ses souches. Ajoutons à toutes les entreprises de l'abbé Tanguay, à son ministère sacerdotal, la mission de la future paroisse de St-Basile, et nous aurons une idée du travail vraiment extraordinaire de cet homme de Dieu, qui comprenait déjà, sans peut-être pouvoir l'exprimer en termes appropriés, que les chrétiens ont besoin d'une certaine somme de biens matériels pour pratiquer généreusement la vertu.

Tout en voyant de près au bien des âmes, il s'était occupé, avec un dévouement que tous reconnaissaient, de l'avancement matériel de sa paroisse déjà populeuse.

Mais les forces de l'homme ont une limite qu'il n'est pas prudent de dépasser. Quatre années de travail écrasant avaient ébranlé la constitution du jeune curé; il méritait un repos qui referait ses forces dépensées, une promotion qui récompenserait son activité intelligente, son grand esprit surnaturel, son art plein de charité à développer la paix dans la population dont il était chargé, son esprit d'entreprise, ses succès administratifs. Après sa démission à la cure de St-Raymond, il fut promu à la cure de la grande paroisse de Rimouski, où il avait déjà exercé la fonction de vicaire. Il laissait à St-Raymond les restes de sa vieille mère, Reine Bertill, veuve de Pierre Tanguay, décédée le 17 janvier 1848 et inhumée dans la crypte de la chapelle; il laissait aussi une partie de son cœur à sa première paroisse et les regrets unanimes de toute la population.



CHAPITRE TROISIÈME

LE CURÉ P.-J. BEDARD

1850-1864

Au départ du curé Tanguay, Mgr Baillargeon confie la cure de St-Raymond au Révérend P.-J. Bédard, ci-devant curé de Kingsay; il prit charge de sa nouvelle paroisse le 5 octobre 1850. Le nouveau pasteur était un homme entreprenant, tout dévoué au progrès de la colonisation; il devait trouver dans son nouveau champ d'activités de quoi satisfaire son ardeur colonisatrice.

Le Petit Saguenay

C'est à cette époque qu'eut lieu le grand mouvement d'exploration vers le Grand Saguenay, sous la direction du curé Boucher,

de St-Ambroise, qui y conduisit un certain nombre de ses paroissiens. Stimulé par cette entreprise, le curé Bédard organise un grand mouvement de colonisation vers le canton Roquemont, dont les terres paraissaient particulièrement propices à de nouveaux établissements. Après avoir visité lui-même ce canton, dont le pittoresque et la majesté rappellent le Saguenay, il s'empresse de faire arpenter et diviser cette région qu'on appellera désormais du nom très juste de Petit Saguenay. Ces terres nouvelles sont situées au pied de montagnes majestueuses, assises solennellement autour d'un vaste vallon dont elles avaient jusque là gardé jalousement les mystères.

C'est dans ce vallon que les premiers défricheurs trouvèrent les restes d'une époque ancienne: des haches de pierre, des instruments de chasse rustiques, des fusils rongés par la rouille, de vieux pistolets, voire des ossements humains, vestiges irréfutables du passage de la race indienne. On suppose que les sauvages, avant même d'être obligés de fuir les bords de la *Rivière Ste-Anne* devant les conquérants de la terre, avaient choisi cet endroit reculé comme un autre point de ralliement, comme une nouvelle étape dans leurs courses vers le Lac St-Jean. C'était d'ailleurs par cette immense entrée formée par la nature, que les chercheurs de terre ou de gibier s'engouffraient dans le dédale des Laurentides, pour gagner les hauteurs mystérieuses du Nord. Les hauteurs mêmes du canton Roquemont sont d'ailleurs fort pittoresques et abondent en lacs de toutes grandeurs; c'est le paradis convoité des sportifs modernes, amateurs de chasse, de pêche et de grandiose solitude.

Le Petit Saguenay se trouve situé à plus de quinze milles de l'église: il fallait une route pour y rattacher les nouveaux colons à la vie paroissiale. Monsieur l'abbé Bédard intéresse à son projet le député du comté, J.-D. Brousseau. Grâce à leurs démarches mutuelles, le Gouvernement accorde des subsides pour la construction d'un chemin de colonisation.

Les nouveaux colons ne pouvaient utiliser convenablement leur bois, parce que les scieries étaient trop éloignées; ils exposent leur situation au curé colonisateur. Le hardi pionnier fit construire lui-même un moulin à scie sur les bords d'une petite rivière torrentueuse, qui descend des lacs dispersés au sommet des montagnes

voisines, et qui s'appellera désormais la rivière Bédard. Mais le moulin ne fonctionnera pas longtemps; et le Curé généreux et entreprenant y engloutit une grande partie de ses économies; mais cet échec ne le rebuta point. Comme les colons du Petit Saguenay ne pouvaient que difficilement assister aux offices paroissiaux, l'abbé Bédard organisa le canton en mission dont la desserte devait se continuer jusqu'à nos jours par le clergé de St-Raymond. Il construit une chapelle de 30 pieds par 25, sur un plateau, à gauche du pont qui franchit la rivière Bédard. Cette chapelle, confiée au patronage de St-Agricola, fut bénite par le curé Bédard le 21 août 1863.

Les Colons Irlandais Catholiques

Parmi les colons du Petit Saguenay, on reconnaît un bon nombre d'Irlandais catholiques, qui avaient reçu à St-Raymond une hospitalité fraternelle, et dont nous rappelons quelques noms: Andrew Mooney, Antony Boonany, William Reason, Andrew Graham, Bernard Mullins, Richard Shanahan, Joseph Gilchrist, Andrew Delaney.

Il y avait aussi des familles d'Irlandais catholiques dans la colonie de Bourg-Louis et du Grand Rang; ces colons étaient venus de Ste-Catherine où des Iles Britanniques s'établir dans notre région pacifique et accueillante. On comptait aussi plusieurs familles anglo-protestantes qui étaient passées au catholicisme et avaient prononcé leur abjuration devant l'abbé Paisley, Robson ou leurs successeurs. Toute cette population de race différente de la nôtre contribua elle aussi pour une grande part à la prospérité matérielle et religieuse de notre paroisse. Nos compatriotes aimeront à reconnaître, dans les premières années de St-Raymond, des ancêtres aux noms bien connus de Dane, Edleston, Kennedy, Heeler, Corcoran, Walsh, Clary, Love, Driscoll, Burns, Shanahan, Gaffney, Cameron, McCarthy, McKinnon, Burke, Power, Delaney, Cambell.

Toutes ces familles, dont plusieurs sont restées enracinées dans le sol paroissial, habitaient soit la colonie de Bourg-Louis, soit celle du Grand Rang, soit le Petit Saguenay.

L'histoire de cette époque, qui passerait pour légendaire, si

elle était vieille de plusieurs siècles, nous raconte qu'il s'élevait parfois dans ce temps-là de chaudes discussions entre les deux races, lors des élections municipales. C'est d'ailleurs un fait patent que nos ancêtres ont presque enraciné dans les traditions paroissiales le goût des contestations chaudement disputées, des élections mouvementées, des luttes politiques pleines d'élan et de pittoresque. Nos ancêtres paroissiaux ont eux-mêmes tellement lutté contre la forêt, les privations, la pauvreté et les difficultés de toutes sortes, qu'ils ont laissé en héritage à leurs descendants comme un besoin atavique d'arènes, de controverses, de luttes et d'adversaires. Quoi qu'il en soit, on raconte qu'à certains jours de ces temps anciens, Canadiens et Irlandais organisaient subitement de mutuels voyages épiques entre la vallée de la Ste-Anne et le Grand Rang; le sommet de la Montagne Joyeuse a vu, paraît-il, des champions des deux races se mesurer de la langue, et parfois du coude, voire même du poignet, sous les grands arbres bienveillants qui bordaient la route. C'était dans ces grands arbres que les oiseaux ébahis venaient s'installer comme au théâtre, pour mieux suivre et goûter les émotions de la lutte et applaudir, de leur chantante voix comme de leurs ailes, les prouesses de leurs athlètes favoris. Mais ces olympiades, jamais tragiques, ne sont que de l'histoire ancienne. Nous n'avons conservé de ces tournois anciens que de rares chevaliers, qui, entrant dans l'arène pour la Dame de leurs pensées, frappent un peu d'estoc et de taille, rompent quelques lances en champ clos, pour charmer les gentils porteurs d'ailes, qui viennent alors trépigner de joie dans les gradins aériens de nos grands ormes.

Depuis longtemps, les deux races qui ont contribué à faire de St-Raymond une paroisse grande et prospère s'entendent comme frères et s'appliquent à travailler tous ensemble au bonheur de leur patrie commune. Ajoutons que si, dans notre grand pays, toutes les races s'entendaient comme s'entendent Canadiens-Français et Anglais de St-Raymond, nous serions assurés de voir partout une paix durable et profonde.

Echec de la colonie du Petit Saguenay

Le mouvement de colonisation du Petit Saguenay ne fut pas

un succès: les terres, qui paraissaient de prime abord bonnes à la culture, furent vite fatiguées; les richesses d'humus accumulées par les siècles ne devaient pas durer, puisque seule la couche supérieure du sol était productrice; un fond de sable vite mis à nu montra aux colons que leur avenir serait passablement risqué, s'ils persistaient sur leurs terres; ajoutons que la distance qui les séparait du reste du monde civilisé fut aussi un facteur important de la désertion du sol saguenéen. Quelques années suffirent pour amener les colons à abandonner leurs lots, les vendre à vil prix, pour chercher fortune ailleurs. Et bientôt le grand plateau de la ferme devint désert et silencieux pour plusieurs années.

Le Commerce du Bois

Les paroissiens de St-Raymond commencèrent à cette époque à s'intéresser au commerce du bois. Auparavant on ne songeait qu'à abattre les arbres pour les faire brûler en de vastes abattis. Lorsque les marchands de Québec connurent les richesses forestières de notre paroisse, ils ne furent pas lents à mettre en branle toute une organisation pour obtenir le bois de notre région. Le transport en voitures jusqu'à Pont-Rouge n'offrait que de minces avantages; le prix du transport paralysait les profits; on jugea plus économique de flotter le bois dans le lit de la Rivière Ste-Anne jusqu'à Ste-Anne de la Pérade, d'où on le ramenait à Québec en *goélettes*.

Ce commerce du bois, qui dure encore, avec une recrudescence continue de prospérité, assura à la jeune paroisse des revenus suffisants pour la tirer désormais de la pauvreté et des privations passées. Les grandes misères sont à peu près finies.

Jean Cantin dévoré par un ours

Le 29 mai 1854, un des premiers défricheurs du troisième rang du canton Gosford, monsieur Jean Cantin fut victime d'un ours. Il y avait alors une quantité considérable de ces plantigrades dans nos immenses forêts. Certains arpenteurs de la rivière Talayarde prétendirent n'avoir jamais vu ailleurs de si nombreux représentants de la famille "*oursonne*". Aussi, rien d'étonnant

si Jean Cantin ait trouvé un jour sur sa route un de ces animaux qui n'ont pas toujours peur des humains. Le Sieur Cantin s'empresse donc de lui donner la chasse avec un vieux fusil à baguette. Il réussit à le blesser; sans prendre le temps de recharger son arme, il se lance sur lui pour lui donner le coup de grâce en l'assommant d'un coup de crosse. Mais la bête blessée résolut de vendre chèrement sa vie, comme on dit dans les livres d'aventures. On ne sait au juste quelles furent les différentes péripéties de la lutte: tout ce qu'on sait c'est qu'on retrouva sur la terre de Michel Grégoire, près de la rivière, Jean Cantin baignant dans son sang; un peu plus loin, dans un fourré, on trouva l'ours sans vie à quelques mètres du champ de bataille. Cette mort violente d'un citoyen provoqua un grand deuil dans toute la paroisse. L'extrait des registres paroissiaux relate que "Jean Cantin a été trouvé mort avec des marques de violence sur son corps et est mort dans le susdit endroit par la volonté de Dieu, et que sa mort est arrivée par la violence d'un ours que le dit Jean Cantin poursuivait et non autrement". Cet animal était si remarquable de taille qu'on le transporta à Québec, où il émerveilla pendant vingt ans les citadins qui s'arrêtaient pour le contempler dans la montre du magasin Holt-Renfrew.

L'année de la tempête

Le 9 juillet 1855, à l'heure du midi, pendant que les paroissiens étaient à table, un terrible cyclone s'abattit sur la paroisse, accompagné d'éclairs et de tonnerre; en moins d'une demi-heure, un grand nombre d'habitations et de granges étaient renversées, la forêt terriblement fauchée. Trois personnes, parmi les nombreux blessés, succombèrent dans la journée. Cette catastrophe fit subir à la paroisse des pertes terribles. Mais les courageux habitants de St-Raymond, au lieu de se lamenter et de s'abîmer dans l'abattement, se mirent tout de suite à reconstruire les bâtisses démolies, pour loger leurs familles et préparer un grenier pour les récoltes prochaines. Le désastre prolongera son souvenir dans l'histoire de la paroisse: longtemps après, les vieux parleront encore, avec une certaine angoisse dans la voix, de *l'année de la tempête*.

Incendie de la chapelle

Les dommages causés par la fameuse tempête étaient à peine effacés, qu'un nouveau malheur vint fondre sur St-Raymond. Le Curé avait récemment terminé d'importantes réparations à la chapelle, en y faisant construire des *galeries latérales*. Or, le dix janvier 1858, vers minuit, le feu éclate dans le toit de la chapelle, causé par le mauvais état d'une cheminée en terre. Au bout d'une heure à peine toute la chapelle était en cendres. Cette épreuve, arrivée en plein hiver, jeta les paroissiens dans une consternation impossible à traduire. Mais il fallait bien préparer un endroit où l'on pourrait célébrer la messe en attendant la reconstruction. On dut se contenter d'une maison de 30 pieds par 35, appartenant à David Savary, qui servit d'église temporaire. Dès le dimanche suivant, les offices religieux furent célébrés comme à l'ordinaire. On peut comprendre le courage du pasteur, dont ce n'était pas la première épreuve, quand on sait qu'il réussit à surmonter sa douleur et à décider ses paroissiens à se mettre immédiatement à la besogne avec un entrain digne des premiers colons, pour construire une grande église. Aussi, dès le printemps suivant, tout le bois, toute la pierre était déjà sur place, grâce à la générosité et au dévouement extraordinaire des paroissiens, qui ne s'arrêtèrent de faire des *corvées pour l'église* que quand tout le matériel fut en place.

Cette fois, on construirait une église de 120 pieds par 50 et une sacristie de 40 pieds par 30, sous les ordres de deux entrepreneurs de Québec, David Dussault pour la maçonnerie et Toussaint Vézina pour la menuiserie. Le 16 juin 1858 avait lieu la bénédiction de la pierre angulaire: le 15 août, la grand'messe se chantait dans la nouvelle sacristie en pierre; le 10 octobre, le nouveau temple, aux lignes sobres et harmonieuses, s'ouvrait aux paroissiens par la bénédiction solennelle. Il avait coûté 3,753 livres aux 450 familles de la paroisse.

La cloche de l'ancienne chapelle, refondue par Louis Dupuis, de Trois-Rivières, et appesantie au poids de 535 livres, fut bénite à Noël 1858; elle eut comme parrain Pierre Jobin, cultivateur de Lorette, qui avait laissé dans la tasse un billet de cent piastres.

Difficultés Politiques

Pendant la construction de la nouvelle église, le curé Bédard eut quelques démêlés avec ses bouillants paroissiens, lors d'une élection qui fit longtemps du bruit. Un certain docteur Alsopp, seigneur de Cap-Santé, protestant libéral, avait posé sa candidature contre l'ancien député, Elie Thibaudeau, qui, au dire de l'histoire impartiale, avait bien rempli son mandat. Concours d'éloquence entre les deux héros d'un jour; cabale ardente et assemblées contradictoires houleuses. Nos ancêtres en oubliaient presque la construction de leur église, se croyant obligés de veiller en tout premier lieu à la construction de l'Assemblée Législative. On ne sait trop par quel sentiment de couleur ou d'enthousiasme le bonhomme Alsopp avait réussi à attirer vers lui les flots populaires, mais il arriva que lors du scrutin, la grande majorité des paroissiens avait voté pour le protestant libéral, contre l'ancien député catholique qui représentait le comté. L'événement était gros de conséquences et invitait à la méditation au sujet des sentiments religieux et français des paroissiens. Les habitants de St-Raymond aimaient-ils mieux se voir représentés par un protestant de langue anglaise, pourvu qu'il fut *rouge*, que par un canadien-français catholique, même s'il était *bleu*? C'est ce que le bon Curé se demanda en chaire, en faisant sa méditation tout haut, avec des vocables qui ne manquèrent pas de chatouiller l'épiderme sensible des chauds partisans. L'incident fit sensation. La chaleur des sentiments politiques faillit de nouveau mettre le feu à l'église en construction.

Mais l'automne avec ses froidures réussit à rafraîchir les sentiments populaires: on rapporte même qu'avant la fin de l'année, les partisans du seigneur Alsopp avouèrent loyalement leurs torts. La paix revint entre curé et paroissiens, qui s'étaient mieux compris. On ne peut tout de même s'empêcher de frissonner un peu quand on songe que nos ancêtres, dont les ardeurs politiques égalaient le patriotisme, avaient failli, dans un geste héroïque de partisans convaincus, immoler à l'avenir du pays l'amitié qui les unissait à leur pasteur et l'église qu'ils élevaient au Seigneur.

Premier Prêtre de St-Raymond

Le 18 mai 1868 naissait dans notre paroisse Louis-Jérôme-Marie, fils de Jérôme Beaupré et de Odile Pagé; le nouveau-né devait donner à ses parents la gloire d'offrir au Seigneur le premier enfant de St-Raymond. Le Père Jérôme Beaupré fut ordonné prêtre à Ottawa le 17 mai 1896, dans la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée. Fait très remarquable, deux sœurs du Père Oblat devinrent religieuses, et sa vénérable mère entra, après la mort de son époux, dans la Communauté des Sœurs Franciscaines de Ste-Anne-de-Beaupré, où elle termina saintement ses jours. Des deux autres religieuses, une seule survit, qui doit se trouver actuellement en France occupée.

Le Père Beaupré fut le premier des vingt-cinq prêtres fournis à l'Église par notre paroisse au cours des quarante-cinq dernières années. Espérons que nos nombreuses familles continueront la tradition; il n'est pas téméraire de croire qu'un avenir prochain permettra à une immense paroisse de plus de 5,000 âmes, qui a tant reçu de la Providence, de donner chaque année quelque nouveau prêtre à l'Église de Dieu.

Le Curé Bédard exerçait son ministère à St-Raymond depuis quatorze ans; il avait subi de rudes épreuves, supportées avec courage; il avait fait, pour stimuler la colonisation, de nombreuses démarches, d'épuisantes expéditions, de grandes dépenses financières; sa mission du Petit Saguenay lui avait causé bien des ennuis; la construction de la nouvelle église avait épuisé ses vigoureuses énergies: comme il souffrait d'un rhumatisme douloureux qui alourdissait ses épreuves déjà grandes, il se sentit incapable de continuer efficacement son rôle de pasteur. Il donna donc sa démission et alla mourir au cours de son ministère aux États-Unis. D'une générosité sans limites, il emportait de sa paroisse, comme unique bagage, les regrets mérités de tous ses paroissiens. Il eut au delà de la tombe la suprême consolation de venir dormir son dernier sommeil dans la crypte de la chère église qu'il avait édifiée, assuré de la reconnaissance pieuse des habitants de St-Raymond.